

2023
2024

W U
Z A
U R
W D
J B



COMÉDIE
FRANÇAISE

RICHÉLIEU
V^e-COLOMBIER
STUDIO

Texte collectif composé par le Jeune Bureau

dans le cadre des ateliers d'écriture menés par
Séverine Daucourt de septembre 2023 à juin 2024

Montage mis en voix par Christian Gonon
avec le Jeune Bureau
le 22 juin 2024 à la Coupole de la Salle Richelieu

Le théâtre est une chimie incertaine dont les précipités ne cessent d'échapper à toute préparation. Il y a dans cette équation autant de rage fertile que d'acceptation joyeuse. Une carrière dans ce métier est un travail de Sisyphe tenaillé entre un fantasme permanent de maîtrise et l'acceptation d'une navigation à l'aveugle. Tout sert et les hiérarchies sans cesse se bouleversent. D'où l'étonnement de celles et ceux ayant fait de longues carrières et qui fêtent leur jubilé sans savoir quelles raisons justifient cette longévité. Le Jeune Bureau, comme son nom l'indique, est composé de membres à l'aube de carrières encore peu déterminées mais dont la diversité des profils et des pratiques me fait penser à cette chimie nécessaire. En cela, cette formation mêlant écritures et lectures, ateliers et analyses, suivant au fil de l'eau la somme empirique d'une saison à la Comédie-Française, est assez fidèle à ce que demande ce métier. Sous les férules mélangées et généreuses de Laurent Muhleisen, Séverine Daucourt, Christian Gonon, et de l'ensemble du service éducatif de la Comédie-Française, ces jeunes gens ont préparé un précipité trempé au bain de leur réalité et de nos pratiques. Des laborantines et des laborantins dont je salue l'engagement tout au long de ces derniers mois.

Éric Ruf, administrateur général de la Comédie-Française

Au Jeune Bureau, on aime les mots. On ne se serait pas rencontrés ailleurs ou autrement. On est reliés malgré des univers, des origines, des parcours, des objectifs différents, dans un climat d'indulgence et de bienveillance étonnantes, en dépit de l'altérité – ou grâce à elle. On se retrouve sans concurrence, sans impératif. On a le droit à l'initiative, c'est annoncé à l'entrée. Dans l'atelier d'écriture, on découvre les textes de poétesses et poètes vivantes et vivants, on se nourrit de matériaux divers empruntés à la performance, au cinéma, aux arts plastiques, à la musique, au théâtre, à la danse, à la philosophie. On met tout en rapport avec tout. On s'adonne au débat, on soulève des questions. On parle beaucoup. Les savoirs, les points de vue s'échangent. Ce troc est à l'opposé de la « communication » qui envahit l'époque et dérobe par ailleurs tout notre temps. Le temps, on le reprend en atelier. On jouit du repos économique et numérique. On comprend l'importance de la pause. On s'attarde sur les mots, sur la question du sens qui nous ouvre les yeux, en toute tranquillité. On éprouve la nécessité de ce discernement, de la force critique. On s'entraîne à cette vigilance, poétique, et plus que jamais politique. On lit, on écrit, on se lit. On éprouve que lire, écrire, se lire procèdent du même acte qui est l'écoute, de soi, d'autrui, de ce qui émerge et qu'il faut saisir comme on veut. On fait comme on peut. Aucune maîtrise de l'orthographe ou de la grammaire n'est requise. On se lance dans la quête du mot juste avec chacun, chacune son degré d'obsession, d'humour, de dégageant. Puis on échange l'écrit, on partage sa langue, une langue désapprise. Un seul atelier suffit pour faire naître les styles, même à l'état d'ébauche, pour faire entendre la singularité des voix. Il y a finalement autant de langues que de participantes et de participants. Souvent, on ne comprend rien, ou mal, ou autre chose, ou l'inverse, et c'est ce qui est intégré, ensemble, cette

mouvance : la langue vivante. Face à la diversité des propositions, à la polysémie des textes, on sent qu'on n'a jamais fini d'apprendre à lire et à écrire, qu'il s'agit toujours de traduire, infiniment.

Cette année, à un moment, on a décidé d'écrire sur l'amour. Pourquoi ? Aucune idée. Quelqu'un l'a proposé. Personne ne s'est opposé. C'est aussi simple que ça. C'était de toute façon une très bonne idée. On ne parle plus assez d'amour. On a donc écrit autour, à partir, à travers l'amour, pendant quatre séances sur les quinze qui ont jalonné la saison. On a abouti à un corpus de textes individuels que j'ai triés et montés pour qu'ensemble on puisse les composer et les fertiliser, en les réagençant, en les complétant, en les peaufinant. Le résultat, publié ci-après, est un long poème collectif par lequel il faut se laisser porter. On a confié à Christian Gonon ce texte-partition, entre poésie et théâtre, et, avec le groupe, il en a inventé les modalités de mise en voix et en espace.

Merci Christian. Merci aussi à Laurent Muhleisen qui attrape les mots par un autre bout que moi et qui met si bien en lumière leurs auteurs et leurs autrices, leurs traducteurs et leurs traductrices. Merci à Marine Jubin et à Adèle Castelain pour leur présence infaillible, efficace, toujours chaleureuse. Merci enfin à la Fondation pour la Comédie-Française qui permet depuis six ans l'existence de cette aventure hors système et hors normes.

Séverine Daucourt, poétesse

« Que dites-vous ?... C'est inutile ?... Je le sais !

Mais on ne se bat pas dans l'espoir du succès !

Non ! non, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile ! »

Cette merveilleuse réplique prononcée par Cyrano dans le cinquième acte de la célèbre pièce d'Edmond Rostand a résonné tout au long de cette saison du Jeune Bureau de la Comédie-Française. À quoi sert-il d'écrire, de lire, d'aller au théâtre en des temps si troublés, lorsque le monde réel est de plus en plus anxiogène, lorsque deux conflits meurtriers font rage à même pas quatre heures d'avion de Paris ? À oublier, à se distraire ? Pourquoi pas. À comprendre, ce qui se passe, ou ce qui nous traverse ? Peut-être. À ressentir ? Sûrement. À compatir ? C'est souhaitable. À se battre ? La littérature, le théâtre, l'art en général ne vont pas sauver le monde, c'est certain, dans cette histoire, il n'y a pas de gagnants : à moins qu'on ne parle de gagner en humanité, en sensibilité. Être sensible au monde, accueillir ce qui arrive avec un mélange de surprise, de lucidité et de quiétude. Lire pour chercher dans la parole des autres ce qui peut nourrir et enrichir la nôtre. Écrire, parce que cela permet de prendre de la distance, avec soi-même aussi. Lire et écrire parce qu'il n'y a rien de plus... utile. Parce que cela permet de toucher une forme de beauté. Se retrouver, et ce faisant, trouver et retrouver les autres. Cette saison, au Jeune Bureau, l'intransigeant et mordant Brecht a dialogué avec trois femmes qui ont mis fin, radicalement, à la domination masculine, le lunaire Cyrano de Bergerac a vu comment une certaine Gloria est parvenue, contrairement à Roxane, à s'émanciper, des héros de Corneille se sont émus du sort d'un petit ours résistant dans un camp de concentration nazi, les laissés pour compte de la désindustrialisation du middle-west américain ont prouvé à Lucrèce Borgia qu'on pouvait lutter contre son destin, et que l'amour pouvait sauver les êtres. Des textes, des styles, des pays, des époques à chaque

fois différents, comme autant de tentatives de dire le monde. De pièces qui ont pu entrer en résonance avec les mots de celles et ceux dont vous allez lire les créations dans les pages qui suivent. La lecture, comme un moment de suspension ; l'écriture, comme une expérience de partage.

Laurent Muhleisen, conseiller littéraire

Au cours de cinq séances d'exploration dramaturgique, le Jeune Bureau s'est penché, cette saison, sur les textes suivants :

L'opéra de quat'sous de Bertolt Brecht traduit de l'allemand par Alexandre Pateau

L'Arbre à sang d'Angus Cerini traduit de l'anglais (Australie) par Dominique Hollier

Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand

Gloria Gloria de Marcos Caramès Blanco

Qui a besoin du ciel de Naomi Wallace, traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Hollier

Lucrèce Borgia de Victor Hugo

Ce que vit le rhinocéros lorsqu'il regarda de l'autre côté de la clôture de Jens Raschke, traduit de l'allemand par Antoine Palévody

L'illusion comique de Corneille

Nocturne de Marius von Mayenburg, traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen

Les Éperdu(e)s de Séverine Daucourt

Le Jeune Bureau a aujourd'hui 6 ans, presque 7, l'âge de raison. Chaque année supplémentaire est un pied de nez à l'époque qui est la nôtre. Les lettres répondent aux chiffres, l'engagement à la démission, le collectif à l'individu.

Né en 2018, le projet de ce Jeune Bureau, qui s'appelait alors le Bureau des jeunes lecteurs-auteurs, était utopique. Il s'agissait d'ouvrir les portes de la Comédie-Française à une vingtaine de jeunes pour leur offrir un espace de créativité détachée de toute contingence, de toute nécessité. Le maître-mot de cette aventure était la pratique car nous étions convaincus que l'art se comprend dans l'atelier de l'artiste et de l'artisan, au plus près de la création, de ses exigences et de ses gestes. Furent ainsi imaginés par Séverine Daucourt, poétesse, des ateliers d'écriture où il était question d'expérimenter le langage et son champ des possibles. Des ateliers de lecture conçus par Laurent Muhleisen, conseiller littéraire, pour décortiquer la réception d'un texte et ses multiples sens à travers un travail choral. Et des ateliers de jeu animés par Christian Gonon, sociétaire de la Comédie-Française, pour éprouver, par la voix et le corps, le travail de la comédienne et du comédien.

Depuis 2018, le Jeune Bureau a accueilli 120 jeunes âgés de 18 à 25 ans, de tous milieux et de toutes origines, créant au fil des années une communauté de spectateurs et spectatrices éclairés. Cette saison, ils ont assisté à 25 spectacles à la Comédie-Française et dans d'autres salles comme le CENTQUATRE-Paris, Les Plateaux sauvages, la Maison de la poésie et Théâtre ouvert. Lieu de transmission, de partage et d'expérimentation, le Jeune Bureau a su rester cette utopie qui a présidé à sa création. Souhaitons-lui longue vie.

Marine Jubin et Adèle Castelain, service éducatif

L'amour

Aurélien : Encore de la douceur jusqu'à vendredi.

Noa : Merde, c'est fou cette distance entre ce qui était annoncé et ce à quoi on a bien voulu s'attendre.

Régis : L'amour dans cet exact écart entre

Mariia : Le nuage et le point d'impact, dans

Samuel : L'exact écart entre la goutte et

Isoline : Les milliards de milliards de particules d'air qu'elle frôle

Nizar : Culbute, (trans)perce,

Mélissa : L'amour dans la chute, l'amour

Nizar : À verse, et comme chemin de traverse, la goutte qui barque

Emma : Sans fourcher, faucher, qui braque

Samuel : Les particules et les caresses

Isoline : Sans les toucher

1

Noa : L'amour est un parapluie. Je m'en empare pour me parer. Parer les coups, parer à toute éventualité. Car il ne fait pas beau, pas bon, pas bon vivre.

Garry : Je voulais l'aventure, la liberté et vivre en noctambule.

Noa : Je sais où tu m'emmènes, sous ton parapluie, comme jamais ne l'ai su. Et que de nos noms il ne faudra rien garder, sous ton parapluie.

Garry : Mon petit nuage.

Noa : Je voulais un endroit protégé où l'on puisse faillir, poser mes larmes à terre, un espace où il n'y ait pas besoin d'avoir confiance en soi, d'être audacieuse, d'être éloquente, d'être impressionnante, d'envoyer du lourd, d'être debout, de tout porter sa vie.

Garry : Mon aube, par qui tout commence et tout finit.

Noa : C'est là qu'il fallait être. À ce moment du monde.

Garry : Je fonds partout sur toi, avide de tes tendresses comme de tes ronflements. Tu m'accables de tes parades et moi je glisse.

Mélissa : L'amour est une voix.

Sarah-Louise : Tu as dit « garçon manqué », j'ai entendu fille manquante.

Mélissa : Elle résonne, elle bégaye, crie, chuchote, elle se mâche ou se détache, elle se casse et se répare.

Sarah-Louise : Féminité mal dessinée, virilité trop affirmée.

Mélissa : Ta voix est douce mais elle coupe et tranche.

Sarah-Louise : Avec mon joggo et mon chignon mal coiffé...

Mélissa : Elle poignarde.

Sarah-Louise : ... Désolée Papa de ne pas être la Miss dont tu rêvais. Tu m'as dit d'être mince, j'ai entendu « sois comme les modèles des magazines ». Avec une taille en V.

Mélissa : C'est ça d'être mâchée par les mauvaises oreilles.

Sarah-Louise : Je dois faire attention pour rentrer dans mes jeans.

Mélissa : Tu cries mon nom.

Sarah-Louise : « Vigilance », me répète ta voix devant la tablette de chocolat.

Mélissa : La voix est recrachée, mise de côté, au point de se laisser tomber.

Sarah-Louise : « Attention, ne pars pas en vrille. »

Mélissa : Tu t'arraches la voix.

Sarah-Louise : Tu m'as dis « sois dans la norme ». J'ai entendu « fais pas de vague, parce que j'assumerais pas d'avoir une fille qui monte le ton, une fille fan de ballon, un peu trop imposante quand il s'agit de donner son opinion ».

Mélissa : Le long de tes cordes vocales, j'entends des larmes couler.

Sarah-Louise : Tu m'as demandé qui je suis, mais tu ne veux pas m'entendre.

Noa : Tu es mon admirée. En retour, j'ai besoin que tu me reconnaises.

Enora : L'amour est un truc.

Noa : Or tu ne le fais pas, tu restes mon asymétrie.

Enora : Un truc sale et contagieux...

Noa : Mon sens unique, mon impuissance, mon illusoire, c'est pas cool, et ça me fait t'admirer encore plus quand tu recules, que tu fais un pas en arrière.

Enora : ... dont on veut faire l'expérience pour voir ce que ça fait d'être une serpillère.

Noa : J'ai peur de te décevoir, peur que tu me déçoives, dessapes, démarres, dérapes, dévastés. Parce qu'on ne sait jamais, parce que je te dis toujours l'exact inverse de ce que j'étais venue te dire.

Aurélien : L'amour est un écart.

Noa : Mais crois-moi, ce n'est ni ce que je pense ni ce que j'éprouve ni la manière dont je vis présentement la situation. Je dois lutter pour me persuader que je passe un bon moment, si tu entendais les alarmes se déclencher dans ma tête quand tu entres dans ma zone de survie, ça hurle (hurlements) et je fais comme si de rien n'était mais (hurlements).

Aurélien : L'écart, c'est quand je te dis : tu vois le ciel comme il est bleu ? Et que tu me réponds : j'ai du travail. Entre parenthèses : j'ai pas le temps pour toi.

Noa : J'ai besoin que tu me lâches.

Garry : Il est grand temps que je dissèque ta salive.

Aurélien : Le temps pour toi, c'est le temps pour toi. Il n'y a rien de plus à dire.

Garry : Tu t'en vas. Tu m'égares. Je t'enfouis.

Aurélien : Rien de plus à dire, c'est quand je te regarde. Tu me regardes. Je te regarde. Tu me regardes.

Garry : Je te quitte.

Aurélien : Il n'y a rien de plus à dire.

Mélissa : Contrecoup. Séquelles, on s'est tout pris dans la gueule, la pluie, la neige, la grêle, le vent, les ouragans, quand même, le déluge. Pétrichor. L'odeur de la terre mouillée après la pluie. Pétrichor jusqu'à vendredi.

2

Willan : Les amants sont des aimants
Des aimants aimant s'aimer
Mais après ce moment
Les amants se retournent

Samuel : Vérifiant alors cette curieuse propriété
Selon laquelle deux aimants
Après s'être mutuellement attirés
N'ont de cesse de se repousser

Enora : Alors moi je fais rupture avec ma lettre de rupture et je fais une liste.

Calypso : L'amour est une colonne.
Qu'on hisse.
Lourde tâche qui fait de celle-ci et de celui-là, des athlètes.

Enora : J'aurais aimé t'embrasser mieux.
J'aurais aimé pouvoir te prendre dans mes bras.
J'aurais aimé être moins douloureuse.

Calypso : L'amour est une colonne antique. Elle était pleine de couleurs à ses âges d'or.
Nous n'en avons gardé que le blanc, les respirations perçant les fissures et quelques cris gravés au caillou.
Nous tentons tendrement d'écouter.

Enora : J'aurais aimé être un homme.
J'aurais aimé qu'on se laisse autrement qu'en cinq minutes sur un passage piéton.

Calypso : L'amour est une haute colonne.
Il protège du soleil trop passionné des étés qui hallucinent.
Et de la lune trop froide.

Enora : J'aurais aimé autre chose que ton indifférence.
J'aurais aimé avoir davantage d'amour à revendre.

Calypso : L'amour est une colonne qu'on déboulonne.

Enora : J'aurais aimé ne pas t'écrire cela sur une terrasse
mouillée qui pue le sublime des toits de Paris, avec cette
lumière des réverbères qui dit tout mieux que moi.

Mariia : Il aurait fallu que je te le dise en face, mais... si j'avais
affronté tes yeux, je n'aurais pas pu. Tes yeux. C'est la
première chose que j'ai vue. Tu me regardais comme un petit
chiot, tellement mignon, mais absolument idiot.

Willan : Tu vois cette flamme dans mes yeux qui danse et qui
bouge ?
Tel un feu de joie

Mariia : Tes mains. Tellement douces, mais tu ne savais
jamais comment me toucher.

Willan : C'est le reflet de ta robe rouge

Mariia : Je ne suis pas ton père. Je ne suis pas là pour
t'apprendre à te tenir avec une fille quand elle est plus
qu'une amie.

Willan : Hélas, je n'avais plus de bois

Mariia : Je ne suis ni tes parents ni ton professeur ni ton
docteur ni ton directeur.

Willan : Au sommet de cette montagne sainte
Que j'admire et espère

Mariia : Je suis censée être ta deuxième moitié, ce qui est
bête car alors, une fois seule, je serais incomplète. On
pourrait quand même s'enrichir mutuellement la vie.

Willan : Se trouve l'épouse assise sans crainte
Je la regarde et la contemple

Mariia : Tu as peur de la nouveauté, alors que moi, la routine
me tue.

Willan : Telle une mère

Mariia : Je ne suis pas ta mère. Je ne suis pas là pour
t'apprendre à parler, marcher, tenir une fourchette et faire
pipi en visant le trou des toilettes.

Willan : Une eau douce coule le long de ses yeux
Et trace d'une admirable manière
Le long chemin qui me joint aux cieux

Mariia : Tu parles, parles, parles, parles, parles, parles, mais
à la fin, quoi ? RIEN !

Willan : Il pleut des cordes dans ce monde d'hier
Cette pluie m'arrose d'une fraîcheur qui m'enrhume
À l'intérieur de l'amour il pleut

Mariia : J'avais fini par te détester et ça y est, le poids de la haine est parti. Maintenant que j'ai dit tout ça, je peux respirer.

Willan : Dehors il fait froid

Mariia : Je suis désolée. Je ne prétends pas que tu es un imbécile qui a détruit ma vie. Non, tu es adorable. Mais tu ne m'apportes rien, et tu ne me permets pas de t'apporter quoi que ce soit.

Willan : Alors elle s'approche et j'enveloppe de mes bras Sa peau douce, une merveilleuse étoffe de soie

Mariia : C'est important de le comprendre et de prendre une décision. Alors, je la prends. Dans cette aventure nommée « la vie », je poursuis ma route sans toi.

Capucine : On est tombé amoureux mais j'ai atterri toute seule.

Ethan : Toi et moi ça a commencé comme un putain de télé-crochet

J'ai juste pu assister à la chute de l'arbre qui s'effondrait Observant impuissant ton cœur en train de faner

Nizar : Premier amour surgit, une roue capricieuse lâche, un dérapage incontrôlé, hors-piste et PAF ! Second châssis, second virage, réel tournant, les roues plus fixes que de la glu sur de la glu, aucun problème et pourtant PAF !

Ethan : Comment expliquer aux spectateurs sans passer pour un imbécile que celle-là aussi m'a pris pour une bille

Imane : Obsession ?

Ethan : Je passe les après-midis à attendre tes messages

Imane : Ou passion ?

Willan : L'amour c'est la pluie
Elle ne cessera jamais de tomber sur moi

Ethan : Soyons honnêtes, ne parlons pas de mariage
T'es entrée dans mon cœur à coup de badinage

Nizar : Je finis par me demander s'il est possible d'esquiver la piste.

Ethan : Tu m'infliges une sentence en milieu carcéral
Deux ans ferme pour mon cœur, j'attends tes visites ça me fout mal

Nizar : Chaque accident est une leçon de sagesse, une progression vers l'éveil, une épreuve envoyée par ces magnifiques attendrissantes aimantes merde catin chiasse et belles amours, pour nous séparer, toi et moi.

Ethan : Je sais bien que je ne dois pas me laisser abattre
Mais je suis seul en scène avec un costume verdâtre

Capucine : Ne plus savoir quoi faire alors se défaire.

Imane : Rupture amour

euse

marée

cageuse

Emma : L'amour est un temps perdu, un « si on avait su ».

Isoline : C'est un moi égaré, que je retrouve errant, seul et désœuvré quand tout est terminé.

Emma : C'est un regret, un raté, une entreprise de désagrégation.

Mélissa : Moi a fondu dans nous, un « ensemble », un « main dans la main » qui me donne envie de vomir.

Nizar : Si on avait su quoi ?

Emma : Que l'amour me perdrait, que je perdrais l'amour, qu'il se perdrait dans mon amour. Il n'est pas le temps... Le temps n'a pas de pronom, il n'existe que comme temps, il impose son nom. En une syllabe, pour qu'on ne l'oublie pas. La langue tape contre le palais. Temps, Temps, Temps.

3

Samuel : Je m'arrête souvent pour correspondance à la gare de Rennes.

Calypso : Tu sais combien nous nous aimions en gare. Mon passage, ma passerelle, mon passe-temps.

Samuel : Et chaque fois, je crains de t'apercevoir parmi les passants. Seulement, cette fois, la gare de Rennes est mon terminus. J'ai décidé de te retrouver.

Calypso : Mon V, mes deux bâtons qui s'épousaient pour sonner les 7 heures et le départ de l'aube sur l'horloge métallique.

Samuel : Je t'ai quitté il y a 3 ans. Tu avais refusé mes explications. Si tu n'avais pas besoin de les entendre, j'avais besoin de les exprimer. Alors me voici. Gare de Rennes, terminus.

Calypso : Je suis partie me briser dans la nuit sans étoiles. Lassée de la gare et des cris des voyageurs.

Samuel : Le Libanais sert toujours ses mezzés. Nous y avons rencontré ton ex. Tu m'avais dit que tu regrettais votre relation, en ajoutant qu'il était plus beau que moi. Je t'ai quitté parce que tu me comparais aux autres garçons. Pour me féliciter ou pour me sanctionner. Plus tard, dans les moments de séduction, j'avais tes mots arrimés à la pensée.

Emma : Silence.

Samuel : L'avenue Gros Malhon est associée dans mon souvenir au froid hivernal et à la nuit. Je t'y retrouvais le soir. Je t'ai attendu, une fois, plus d'une heure.

Emma : Tu te souviens de ce soir-là ? De ce que je t'ai dit ? Non, évidemment. « Viens ! Ensemble on part. Mon amour, j'ai ce soir une profonde envie de contrebande. »

Capucine : Ne mélange pas les souvenirs, ça met des bouts d'amours anciennes dans les nouvelles, après on est tout encombré.

Calypso : Il jouait avec le noir. Dans ces nuits-là, rien n'avait d'importance ; si ce n'était brûler le plus vivement possible.

Samuel : C'est ici, le lieu de l'événement que tu as nié.

Emma : Il était tard, tu t'es levé, tu m'as embrassée et tu es parti.

Samuel : Je t'ai quitté parce que j'ai compris la nature du rapport qui nous unissait. Tu jouissais de moi, pas avec moi.

Emma : Tu sais, toi qui n'as jamais été en toi, toujours à côté, légèrement désaxé, j'ai tenté. Je te le promets.

Samuel : Je m'approche de l'entrée. J'observe par la fenêtre tes livres dans la bibliothèque. Je sens le parfum de ton repas. Je t'entends rire.

Calypso : L'amour est une eau de colonne. Quand il s'en parfume, il sombre en éclat.

Emma : Je suis en moi, loin de toi.

Samuel : Je ne me souviens plus de mes motivations initiales. Je fais le chemin en sens inverse. Gare de Rennes.

Calypso : Un passant de la rue de Chine fait demi-tour. Il ne reste plus rien.

Emma : C'est déjà mieux qu'avant.

Samuel : Nouveau départ ?

Enora : Je fais rupture dans la rupture de la rupture et maintenant je dis que je t'aime encore, que tu m'aimes encore, qu'on va se retrouver et s'aimer et qu'on sera heureux mais non, c'est une mauvaise fin de conte de fées.

Aurélien : Tu m'as donné ta violence
Je te la rends, et je m'en vais

Enora : La rupture doit éclore. Porter à bout la chair à vif.

Aurélien : Tu m'as fait venir pour combler ton manque
Dans ce manque je n'ai jamais existé
Je te laisse avec ton manque, et je m'en vais

Garry : Je t'embrasse, tu m'exaltes. J'ai saigné de mon plein gré et bien sûr, toi tu signes. Je suis magicien. Je me délie de ton empreinte. On s'asphyxiait, c'est vrai. On se délivre et depuis, a posteriori, on s'enivre. Buvons à notre gloire, celle de n'avoir pas su, d'avoir tenté et d'avoir vécu.

Aurélien : Tu m'as dit : tu ne sais pas aimer
Je voulais rétorquer
Je n'ai rien su dire
Maintenant je dis : je n'ai fait que ça, aimer

Si je n'ai pas de place dans ton amour
Pas même dans ton manque
Alors je te rends tout
Et je m'en vais

Tout, c'est ce que tu disais donner
Maintenant je sais que tu ne donnais rien
Je te rends tout
Ce trois fois rien
Et je m'en vais

Capucine : Parce que 3 x RIEN ça fait quand même 12 caractères, et que se retrouver avec douze états de toi dans les mains ça fait plus assez de place pour mon cœur qui s'accroche à l'une d'entre elles. Et ces lettres qui s'appesantissent, le R qui sature tellement qu'on n'arrive plus à respirer, moi en I qui reste planté là à étouffer, et E qui regarde, spectateur, pendant que les N n'en finissent pas de haïr. On pourrait passer son tour, changer de jeu, nouveau mode.

Isoline : L'amour est verbe. Sauf exception, dans la phrase, le verbe se rapporte toujours à un sujet qui subit l'action que désigne le verbe.

Aurélien : Je suis parti mais je ne suis pas allé très loin
Je me suis retrouvé
Et c'était tout près.

Ryad : Tes mains sont là sur ton corps. Elles te caressent et prennent soin de toi, gardiennes de la crypte, elles au moins ne te lâchent pas. Patiente, jusqu'au jour où tu signeras. Elles ne seront plus là.

Isoline : L'amour ne se conjugue pas au futur. Parce qu'on ne peut pas connaître la suite. Les pannes. Par ailleurs, l'amour ne se conjugue pas au présent : il ne se construit que par comparaison avec l'absence d'amour, il est donc rétrospectif, donc oublié : conjugue l'amour au passé (ça fera déjà beaucoup).

Samuel : On a surtout parlé de ton beau temps et de ma pluie.

Nizar : Dans l'énigmatique labeur des érudits, il se dévoile, mystère scruté depuis l'aube des temps, éternelle quête aux contours infinis. Il se niche là où les savants cherchent, déployant microscopes et autres instruments. Malgré la dissection, il se cache bien plus profond.

Isoline : J'ai peur de conjuguer ce qui se passe dans ma tête avec ce qui se passe dans la tienne, de tout ce qui remue, caché derrière les mots, dans le blanc des pages de nos cerveaux.

Enora : On aurait voulu : ne pas se quitter, ne pas utiliser le conditionnel passé, on aurait voulu, plutôt : se servir du futur proche, du présent de vérité générale.

Isoline : J'avais rêvé d'un amour plus-que-parfait. Je t'aimerai, même dans un futur pas toujours simple. Malgré nos amours au passé décomposé.

Nizar : Rien à faire, l'amour résiste aux outils de la science. Malgré les prouesses techniques, il demeure insaisissable, et pourtant, vous et moi, nous l'avons vu.

Noa : Crois-moi sur parole, enfin sur les paroles que je ne dis pas, voilà crois-moi sur silence, je veille – je marche derrière toi, je t'assure, je t'assure que je t'assure, que j'assure tes arrières, tu peux vivre tu peux être libre et ne pas te poser de questions, tu peux tout oublier car je me souviens de toi tu es mon inoubliable tu es mon inoubliée.

4

Sarah-Louise : Mon handba-mal, et tes matchs aux mille défaites pour une victoire. Mon fourre-z'y-tout, et tes talents de cuisinier plus ou moins adaptés. Mon Netflix unchill, et ton incapacité grandissante à choisir un film.

Régis : L'amour est une reprise.

Ryad : C'est Vlad, arrivé, il mord, attention ! C'est génialissime !

Sarah-Louise : Mon sushi-date, et les lundis soir sur les quais de Seine, mon taxi-run et les dérapages sur nos ronds-points préférés, mon spectaculaire-étranger, lorsque je t'ai rencontré à cette soirée.

Régis : Une reprise, c'est une prise ratée. Une sorte d'essai de quelque chose qu'on recommence sans jamais s'arrêter jusqu'à obtenir une harmonie parfaite avant d'être dissous par la froideur de l'acier, cette chose, qui électrocute.

Samuel : Très cher réanimateur du Kremlin-Bicêtre, tu dis toi que tu supplantes les fonctions vitales de tes patientes. Je dis moi que tu es le réanimateur de mon cœur.

Régis : Oups, maman m'avait interdit de mettre les doigts dans la prise...

Samuel : Tu transplantas l'espoir dans le dernier souffle presque imperceptible de mes passions.

Garry : Mon cache-cache, mon caprice resté accroché à la lumière de ta lampe-cœur.

Imane : Mon pot de miel. Ma confiture qui sucre les journées et adoucit mes pensées. Ma grenade rouge, sirupeuse. Mon eau, ma vie, mon souffle ressaisi, ma source fleurie.

Capucine : L'amour est un sillon. Il se lit au creux des mains.

Imane : Mon remède naturel. Mon musc parfumé, ensorceleur ensorcelé. Mon piano-forte, adagio, soprano, mi fa sol, mon bijou doré.

Capucine : Pour cela desserrer le poing. Décoller ces doigts qui voulaient s'imprimer. Se faire trace nouvelle sur l'histoire de la peau.

Imane : Ma mélodie. Ma vibration. Mon dénouement.

Capucine : Marcher le long des canaux, de ceux qui recueillent les larmes. Embarquer à bord des vaisseaux.

Imane : Mon précieux, mon cristallin. Ma couleur safran. Mon arôme dans tous mes compartiments.

Capucine : Parce qu'il faut honorer marée haute. Même si brume. Même si rafale. Même si tumulte. Et lorsque nous serons au bord du monde, s'amarrer à une main tendue.

Aurélien : Ma petite canne à sucre, ma cocaïne, mon étoile en chocolat.

Capucine : Mon Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment.

Ryad : Mon Apollinaire des préliminaires, mon Angèle, mon abrégé des hommes, mon acanthe, mon ancre, mon ampli, mon Dracula.

Ethan : L'amour est un soldat.

Régis : Mon Irang de sable chaud, toi l'Homme !

Mélissa : Ma flamme, ma flaque, mes flots, ma fleur.

Ethan : Tantôt apeuré par la guerre, tantôt galvanisé par elle.

Mélissa : Ma pulpe, ma pure, mon pulsar.

Ethan : Partant à contrecœur pour son honneur.

Mélissa : Mon bec, ma bedaine, ma beloved.

Ethan : Traversé par mille et une pensées qui ne prennent sens qu'en période de paix.

Mélissa : Mon phare dans la nuit.

Ethan : S'il ne pense plus à toi, il meurt.

Ryad : L'amour est une main.

Mélissa : Mon oiseau maladroit n'ose pas tapoter le bois mais picore volontiers mes doigts.

Ryad : C'est une plainte tôt le matin, un petit cœur et deux lettres sur deux paumes.

Willan : Je plonge ma main dans ses cheveux sombres...

Ryad : Ne refais jamais ça.

Willan : ... Que mes doigts séparent pour se frayer un chemin

Ryad : Continue.

Willan : À l'intérieur de ce beau coin d'ombre
Mes doigts font des va-et-vient
Alors ils abandonnent la marée encore vibrante
Au flot de ses vagues qui viennent maintenant s'écraser à mes pieds

Ryad : Puis le rythme s'enclenche, ça crée des amoureuses, ça crée des amoureux, crée des amoureuses et ça se tient ensemble.

Capucine : Mon destinataire, mon enveloppe. Ma note sur laquelle je couche, mon envoyé, mon délivré, mon reçu.

Ryad : Il fait tard, j'ai froid aux mains, on va chez toi ?

Capucine : Mon dérange-moi, ma nuit, ma veilleuse.

Ryad : C'est ce petit doigt sur ou dans la bouche quand vous faites trop de bruit.

Capucine : Ma bouche demandeuse, mon oreille chaleur, ma main baladeuse.

Ryad : C'est un amalgame de sensations. La réminiscence des respirations.

Capucine : Mon livre de chevet, ma suggestion, ma page.

Ryad : Le silence des plaisirs.

Capucine : Mon temps perdu, mon horloger, mon bras tendu, mon mode avion.

Enora : C'est un épithalame !

Garry : Ma flaque sur le sable paresseux, je me salis dans ta clarté simple, tes perles de sel comme tes caresses me lavent.

Enora : L'épithalame est un poème d'amour. Épie ta lame ça veut dire surveille ta bite parce que je ne la veux pas en moi. Épître à l'âme ce serait un poème de mon cœur qui déborde. Qui déborde de ne pas pouvoir écrire un poème nuptial parce que le mariage, même tiré des profondeurs de l'étymologie, je lui crache à la gueule.

Garry : Mon matelas sur mesure, ma mythologie de réconfort, mon abysse astral, mon totem...

Enora : Tas de cordes sadomaso pour déguiser en soumission par jeu ce qui est un jeu de la soumission. Un jeu qui dissout le je pour ne faire exister que du toi. Et j'ai pas les couilles pour gagner à ce jeu-là !

Régis : Coupé !

Garry : Toi, ma cuisson qui cicatrise...

Enora : Voilà la règle : je ne t'écrirai plus de poème d'amour.

Garry : Petit louveteau qu'il faut arroser, cultiver et épanouir pour faire grandir ses duveteux rameaux, petit terrier magique, barrage du monde et des trop vifs ennuis...

Nizar : Cupidon m'a contacté pour me prévenir qu'en 2000 ans de carrière il n'a jamais vu un cas pareil, il est choqué.

Garry : Marbre que j'aimerais faire rêver, tu m'effleures et je fleuris, tu es ma tristesse sur pattes, qui aime rire, cave amantem...

Nizar : C'est peut-être un peu tard et too much pour un épithalame, non ?

Régis : Zut ! cette reprise ne rentre pas dans la prise. Poubelle. Encore une énième prise ratée. PAUSE !

5

Isoline : Deux âmes se collagent en douceur, leurs cœurs se fleurangent, telles des fleurasses en terrasse écloses sous la chaleur.

Régis : Caramel + Chocolat + Rose = Roramelat
Mon roramelat fondant qui m'envole et me ristrograde

Isoline : Je me demande si tu m'absentes. Je me demande si tu te m'exagères. Je me demande si je te démange le cœur.

Régis : Roramelat qui m'aime ! Va-t'en Roramelat ! Nan Ro viens !

Nizar : Comme des papirapluies, des anges virevoltent dans la lumiflore et dessinent un arc-en-ciel devant l'arc en ficelle de cupid'envie. On est amoureux de leur amour.

Régis : Là, à ma grande surprise, la reprise m'immunise.

Isoline : Je me demande si tu fermentagisses.

Nizar : Deux étoiles lumilovent dans la nuit et brillangent sans répit. Leur fusion, feu sacré, est intense et infinie. J'ai envie de leur dire « valoudicimie ».

Isoline : Dans la brisure des paupières par un froissement de trop-plein de l'âme je te le demande : quand tu te chrysalideras jusqu'à la moelle, qui s'occupera des moissons de juillet ?

Garry : Exquis celui qui embrasse le ciel qui s'embrase,
exquises sont tes lèvres, toi qui présides à la course des
ombres qui se cachent.

Régis : Ça y est, nous nous sommes retrouvés, même plus
besoin de reprise.

Emma : Déjà ?

Collectif : Oui, déjà.

Toi, cœur brûlant, amour du vide et rythme décadent,
je t'invoke. (x4)

Dans la nuit, loin de moi, je t'enlise. (x3)

Cœur brûlant, cœur plein de givre,

Je t'invoke.

Guide-moi à travers tes esquisses. (x3)

Je t'offre le vent qui glisse dans mes veines. (x3)

Cœur brûlant, montre-nous qui nous sommes

Miroir-amour, miroir-amour,

Montre-nous !

Emma : Cet inconnu que l'on prend par la main... a une
adresse... un lieu à soi... un lieu à lui... qui n'est pas à nous...

Enora : Je vais arrêter de disséquer ce truc.

Emma : Mais qui est au vous... que l'on connaît mais qui
n'est pas encore...

Enora : Je vais arrêter d'écrire.

Emma : ... un tu...

Enora : Parce que c'est trop difficile, trop large et trop étroit.

Emma : ... mais qui est mon... rendez-vous.

Enora : Maintenant.

Aurélien : Autre chose ça existe. Non seulement ça existe
mais en plus ce n'est pas impossible.

Enora : Je vais arrêter d'écrire parce ce que ça veut dire
trop-le-tout à faire rentrer dans une boîte de quatre lettres,
ça donne envie de le chiffonner et de le mettre à la poubelle.
Mettre l'amour avec un A majuscule que je n'ai pas écrit à la
benne, à la déchetterie.

Aurélien : Il n'y a qu'à voir la façon dont elle parle de
l'impossible. Elle ne parlerait pas de l'impossible avec un tel
enthousiasme si c'était vraiment l'impossible.

Emma : Tu vois le ciel comme il est bleu ?

Mélissa : Roh oui, c'est merveilleux.

Aurélien : Merveilleux c'est quand on retombe sur ses
pattes. Retomber sur ses pattes, c'est quand on part d'un
écart pour arriver à deux écarts qui se rencontrent. L'écart,
c'est la différence entre ce que je disais au début et ce que je
dis maintenant. Au début je disais : l'amour est un écart.
Maintenant je dis : l'amour, c'est quand deux écarts se
rencontrent.



Samuel Vétier, Aurélien Vandal, Sarah-Louise Ponsot, Régis Nkissi, Isoline Baldy-Moulinier

Imane Doughoui, Ethan Lugassy, Capucine Magadou



Imane Doughoui, Isoline Baldy-Moulinier, Willan Printemps, Mariia Kyrychenko

Christian Gonon, Sarah-Louise Ponsot, Samuel Vétier, Aurélien Vandal



Willan Printemps, Séverine Daucourt, Emma Kouloumba-Liefooghe, Nizar Boudlale, Capucine Magadou, Calypso Joyeux

Garry Darancy, Noa Marquere, Imane Doughoui, Isoline Baldy-Moulinier, Régis Nkissi, Christian Gonon, Aurélien Vandal



Garry Darancy, Imane Doughoui, Emma Kouloumba-Liefooghe, Ethan Lugassy,
Samuel Vétier

Isoline Baldy-Moulinier, Mariia Kyrychenko, Nizar Boudlale, Régis Nkissi

Jeune Bureau de la Comédie-Française
2023-2024

Isoline Baldy-Moulinier
Nizar Boudlale
Garry Darancy
Imane Doughoui
Calypso Joyeux
Emma Kouloumba-Liefooghe
Mariia Kyrychenko
Mélissa Le Dantec
Enora Le Grand
Ethan Lugassy
Capucine Magadou
Noa Marquere
Régis Nkissi
Sarah-Louise Ponsot
Willan Printemps
Ryad Raissi
Aurélien Vandal
Samuel Vétier

Avec le soutien de la Fondation pour la Comédie-Française

LE

N

D

LE

J

D

A

LE

R

D

B